



LIBRES CAHIERS POUR LA PSYCHANALYSE 2013, N° 28, « UNE  
INQUIÉTUDE MORTELLE, L'HYPOCONDRIE »

[Isabelle Kamieniak](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2014/4 Vol. 78 | pages 1218 à 1221

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130629368

DOI 10.3917/rfp.784.1218

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2014-4-page-1218.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Libres cahiers pour la psychanalyse

2013, n° 28, « Une inquiétude mortelle, l'hypocondrie »

Isabelle MARTIN KAMIENIAK

Troisième névrose actuelle, langage d'organe, l'hypocondrie témoigne de cette « inquiétude mortelle » qui, entre l'âme et le corps, anime l'homme face à la finitude de sa condition humaine. Bien plus aujourd'hui, son « opacité énigmatique et excitante » tente d'être déchiffrée entre dimension hystérique et somatisation, entre paranoïa et mélancolie, entre sensations indéfinissables et discours impuissants à les cerner... Et les contributeurs de ce 28<sup>e</sup> numéro des *Libres cahiers pour la psychanalyse* l'ont bien senti qui ont, pour la plupart, cherché dans la littérature, la peinture, l'art, ces figurations qui font défaut tant à l'hypocondriaque qu'au médecin ou à l'analyste qui l'écoute...

Auparavant, il sera souhaitable de lire le récit d'une longue histoire entre **Emmanuelle Chervet** et son patient Fabrice, qu'elle rencontre de sept à dix ans puis revoit à dix-neuf ans, débordé d'une angoisse qui va prendre une allure hypochondriaque avant que ne puisse s'instaurer un authentique « travail analytique d'adolescence ». Avec Fabrice, l'auteure interroge avec acuité la question des identifications et montre en effet combien « ce mode de régression narcissique dans un investissement particulier des organes peut être une solution temporaire, voire un temps de réorganisation psychique lorsque la dimension économique pèse sur les capacités de symbolisation »...

**Nathalie Barberger** ouvre ensuite le chemin des figurations dans les arts, à travers une lecture d'*À la recherche du temps perdu* qui fait surgir la figure de Léonie, la tante du narrateur, qui, lasse de ne pouvoir faire entendre dans la langue commune la précision de sa douleur, avait rêvé d'un « pathomètre » apte à mesurer le degré de la souffrance et, bien plus, à la faire ressentir par le médecin incrédule... Les lecteurs découvriront alors qu'en plus d'un héritage matériel, elle a transmis au narrateur cet « état indécis, mouvant » des

sensations comme des affects où la réalité s'épuise à n'être pas cernée, ni par les mots, ni par les pensées...

Écoulant son patient, **Jean Claude Rollet** se trouve pris dans cette « sensation de chaos » qui le pousse à évoquer Cézanne, Bacon, Munch et son terrible *Cri* silencieux, issue créative à l'angoisse qui déborde. L'auteur évoque le « Maniérisme » que Deleuze définit comme « rapport du corps visible avec les forces invisibles qui s'exercent sur lui » et la *Descente de Croix* de Rosso Fiorentino, le film *Solino* de Fatih Akin, Lucian Freud, Rembrandt, Soutine... Car le corps, la peau, l'organe, enfin la chair définissent « Le corps sombre », que les physiciens voient « tourné vers son intériorité » comme « la constante et mortelle inquiétude de voir sombrer le corps ».

Molière, bien sûr, plusieurs fois cité, au centre de la contribution de **Vincent Estellon** et son *Malade imaginaire*, dont avec Fédida, Schneider et Perrier, il s'efforce « d'entendre dans la parole insomniaque le désir désespéré d'échapper à l'empire du désir maternel ».

Molière encore, et Dürer, chez **Josiane Rolland**, qui relit *La métamorphose* de Kafka sous l'angle du syndrome de Cottard, – lequel a été interne dans le service de Charcot et ami du père de Marcel Proust à qui il servit sans doute de modèle pour le personnage du Dr Cottard... Le « délire de négations » qu'il décrit, il le situait dans le cadre de la mélancolie anxieuse, du côté donc de l'hypochondrie délirante, que Freud repère chez Schreber et interroge du côté de ses liens avec la paranoïa. L'hypochondrie comme « solution » pourrait bien se jouer « entre les pôles paranoïaque et mélancolique »... Remarquant combien Freud s'y intéressa, ce qui l'amena à spécifier la libido narcissique « domaine de l'angoisse hypocondriaque », l'auteure interroge, à travers ses correspondances, les angoisses de Freud lui-même, autour de ses symptômes somatiques, et ce qu'il sut en tirer pour ses avancées théoriques.

Après un détour chez Kafka et Dostoïevski, **Annie Mavrakis** offre aux lecteurs une plongée dans l'univers de Julien Gracq à partir d'une lecture passionnante de son roman, *Le rivage des Syrtes*, où le narrateur « hypocondriaque par procuration », porteur d'un indéniable « élan par le vide » qui évoque l'œuvre de la pulsion de mort, va « inventer la maladie d'Orsenna » la ville d'où il part pour l'entraîner vers sa perte. Les lecteurs du *Rivage des Syrtes* trouveront à ce texte bien des séductions...

« Qu'on s'imagine un corps plein de membres pensants. » **Jean Christophe Cavallin** dissèque pour les lecteurs des *Pensées* de Pascal, cette « œuvre hypocondriaque, désintégrée en fragments ne pensant que des débris de vérités contradictoires, [...] hantée par le fantôme d'une totalité perdue... ». En réponse à Descartes et son « cogito ergo sum », Pascal voit l'homme, non pas comme « res cogitans » mais comme un « membrum » dont la pensée

n'est qu'un attribut, « une qualité adjectivale ». Ainsi « la parabole pascalienne donne corps littéralement à la synecdoque hypocondriaque [...], figure atrophiée dans laquelle s'est enrayé le principe du *pars pro toto* ». Car Pascal s'adresse aux esprits forts, ceux qui pensent se passer de Dieu... Renonçant à une apologie bien plus convenue, il sut, par ce « corpus hypocondriaque », [tendre] à l' « homme sans Dieu » le miroir en mille morceaux de ses méditations morbides ».

C'est une « lettre persane » qu'avec humour nous offre **Hugues Rousset**. Son jeune élève, Usbek, l'interroge sur l'hypochondrie et leur dialogue va de la plainte hypocondriaque banale au syndrome de Cottard et à la mélancolie délirante, pour s'entendre sur l'intérêt de l'adjectif hypocondriaque plus que sur la définition d'une maladie. Le Professeur découvre, un peu plus tard, la *Lettre de Usbek à Rudik, de Lyon à Venise – n° 291*. Dans l'esprit du « regard étranger », le jeune persan se livre à une acerbe critique d'une vision occidentale de la santé et de l'offre médicale propre à alimenter les craintes hypocondriaques de l'Occident !

Car « l'hypocondriaque [...] nous rappelle à travers ses plaintes que la bonne santé représente une asymptote vers laquelle nul ne peut tendre ». **Emmanuel Venet** s'attache dans sa contribution à la mémoire de son ami Bernard, qui vécut dans l'angoisse de la maladie, transformant « sa vie en maladie chronique », mais cessa de craindre quand un cancer se déclara : « Grâce à [la maladie] Bernard sortait de l'angoisse pour entrer dans l'espérance »...

À la mémoire d'un ami aussi, **Edmundo Gomez Mango** rend hommage à J. B. Pontalis, à l'homme et à son œuvre, à l'écriture et à la douleur qui la parcourt. Douleur d'exister quand « la vie elle-même est devenue la figure d'une hypochondrie douloureuse », douleur d'aimer, inscrite « dans l'âme de l'enfant qui ne peut concilier la mère et la femme », douleur d'écrire de celui qui a « inventé *l'autographie* [...] pour retrouver le rêve douleur de nos nuits »... Écrit donc « pour parler silencieusement à l'ami », ce texte aux accents émus « pour poursuivre la conversation de l'amitié »...

Écrire l'angoisse d'une maladie du monde, c'est la tâche que s'est fixé **Patrick Autréaux** dans sa courte nouvelle, écrire la « Cybercondrie », que la fréquentation fascinée du web déclenche inévitablement chez un narrateur angoissé, surfant le jour entier pour détecter les symptômes du mal, le sien, celui de la « vie mondialisée ».

Winnicott, pédiatre, appelait le Paddington Green Hospital où il exerçait « un véritable centre de traitement de l'hypochondrie des mères ». Il y rencontra cet enfant qui l'implora « S'il te plaît, Docteur, maman a mal à mon estomac »... Winnicott, **Nicole Oury** le rappelle, s'est construit autour de la dépression mélancolique de sa mère Elisabeth, comme l'exprime ce poème

« The Tree » écrit à l'âge de soixante-sept ans, lui qui « toute sa vie [s'atta-cha] à approfondir la théorisation de la position dépressive » et les différentes modalités de la réparation. Mais l'auteure va chercher avant tout à saisir les « Singularité[s] de la transmission ». Car pour l'enfant agité, hyperactif, malade de sa mère, se joue toute la complexité de la dynamique identificatoire, aux objets comme à leurs défenses, y compris le sentiment de culpabilité inconscient, « emprunté » nous dit Freud. Glenn Gould, hypochondriaque et phobique, que l'auteure convoque alors comme « illustration de la transmission du narcissisme maternel par le biais d'une corporéité réciproque », garde ce double attachement à l'objet œdipien et à l'humeur maternelle à travers ce fredon dont il ne pouvait se passer dans son jeu au piano... Reste qu'on se demande s'il ne s'agirait pas, plutôt que de l'objet œdipien, d'un lien à l'objet primaire ?

« Du cri d'organe au rêve », **Béatrice Braun Guedel** interroge la place de l'hypochondrie, entre langage d'organe, pathologie somatique opératoire, et symptomatologie hystérique, reconnaissant sa présence dans différents champs nosographiques. Si l'angoisse hypochondriaque peut « être pensée comme un investissement insuffisant du *déplaisir* lié [... à une] carence en masochisme primaire », son absence est patente chez le patient psychosomatique pour qui c'est l'investissement de la *douleur* organique qui est défaillant. L'auteure rejoint l'hypothèse d'un « travail de l'hypochondrie » et relate le suivi d'une patiente pour qui l'hystérisation sera possible *via* l'objet de transfert, insistant sur la présence, l'écoute mais aussi le corps de l'analyste « comme matrice de transformation intracorporelle ».

Isabelle Martin Kamieniak  
118, rue du Général Leclerc  
76000 Rouen  
isabelle-martin-kamieniak@orange.fr